

Franco Loi

Des langues mineures: Franco Loi naît à Gênes en 1930 d'un père sarde (Cagliari) et d'une mère émilienne (Colonne). En 1937, la famille s'installe à Milan, dans le quartier populaire de Casoretto. C'est le dialecte de ce lieu que le poète choisira d'inventer.

Franco Loi grandit dans l'Italie du fascisme et de la guerre, il connaît les grandes espérances de l'après-guerre : il milite au sein du parti communiste et des nouvelles gauches avant d'abandonner la politique pour une position éthique et spirituelle guidée par la compassion pour les « gens de la rue ». Titulaire d'un diplôme de comptable, il travaille au service des marchandises de Lambrate, puis pour le groupe de la *Rinascenza* (à partir de 1955) et enfin pour Mondadori (de 1960 à 1983). Il devient alors un critique littéraire influent, notamment sur les pages du *Sole 24 Ore* où il encourage la poésie dialectale. Il est l'un des fondateurs de la revue *Diverse Lingue*.

Depuis 1965, Loi compose ses poèmes en « milanais ». Il s'est expliqué sur ce choix : l'italien officiel a perdu ses capacités expressives sous les coups répétés des médias. Il est devenu une langue officielle – une langue morte. Le milanais de Loi n'est donc pas une langue maternelle, ni même familiale, mais l'expression, éthique et poétique d'une décision.

Les premières compositions de Franco Loi paraissent en 1971 sur *Nuovi Argomenti* (n°22) sous la pression de Vittorio Sereni, mais c'est avec la publication de *Stròlegh sur l'Almanacco dello Specchio* que le poète touchera un public plus nombreux¹.

Bibliographie: *I cart* (Milan 1973); *Poesie d'amore* (Florence, 1974); *Stròlegh* (introduction Franco Fortini, Turin, 1975); *Teater* (Turin, 1978); *L'angel* (I, introduction Franco Brevini, Gênes, 1981); *Lünn* (Florence, 1982); *Bach* (Milan, 1986); *Liber* (avec un texte de Cesare Segre, Milan, 1988); *Memoria* (introduction de Giovanni Tesio, 1991); *Poesie* (introduction de Franco De Faveri, Rome, 1992); *Umbra* (préface de Romano Lupolini, Lecce 1992); *L'angel* (en quatre parties, texte de Cesare Segre, Milano 1994); *Arbur* (Bergame, 1994); *Verna* (avec un texte de Daniela Attanasio, Rome 1997); *Album di famiglia* (introduction Bernardo Malacrida, Falloppio (CO), 1998); *Amur del temp* (Milano 1999); *Isman* (Turin, 2001).

En plus de ses articles théoriques dans la revue *Diverse Lingue* (« Considerazioni intorno alla lingua della poesia », 3, 1987 et « Perché scrivo in dialetto » 10, 1991), Franco Loi est l'auteur de nombreux essais (sur Noventa, Reborra, Dante). On indiquera : *Diario breve* (préface de Davide Rondoni, Bologne 1995); « Poesia e religione » in *La poesia e il sacro* (Milan, 1996); *La lingua della poesia* (édité par Gabrio Vitali, Bergame 1995). Il est aussi traducteur : *Zanitonella* de Teofilo Folengo (Milan, 1984); *Gioco di simulazione* de Willem Van Toorn (Rome, 1994); *De là del mur* de Delio Tessa (Milan, 1994). Franco Loi a édité avec le poète Davide Rondoni une anthologie de la poésie italienne des années 70 à nos jours : *Il pensiero dominante* (Milan, 2002).

F. Brevini, le grand expert de la poésie dialectale italienne, évoque l'œuvre de Loi en ces termes : « La poésie de Loi se fonde sur la revendication de la pleine dignité linguistique, sinon sur celle du primat, du dialecte. Le poète défend ce primat à travers son activité énergique de publiciste, rassemblant autour de sa personne les forces de la poésie néo-dialectale. Avec Loi [...], le dialecte se présente comme cette langue de l'autobiographie capable de récupérer l'expérience de toute une classe sociale vouée à la prolétarianisation et à la marginalisation. Avec lui, Scatagliini et Baldini, qui forment les sommets de la poésie néodialectale, les instances de la production éthico-sociale des années 60, intériorisées, et comme réabsorbées, éloignées de tout esprit àmbigüe, ont connu leurs réalisations poétiques les plus hautes. [...] Littérature du peuple, donc, quand bien même d'un peuple cultivé, mais non littérature d'une descente vers le peuple. De là l'étrange stratification idéologique de la protestation de Loi, chez qui communisme et religion, élans libertaires et prophétisme évangélique, impatience anarchique et utopisme visionnaire se chevauchent. De là aussi l'invective irrévérencieuse et carnavalesque lancée à la culture officielle : un autodidacte en est l'auteur. Il observe l'histoire et le savoir de l'Occident du point de vue des opprimés »².

Diction: un dialecte milanais inventé. *Fiction*: une revendication politique qui devient chant compassionnel avant d'emprunter son lyrisme aux élans religieux.

Diction d'abord qui est aussi *fiction* puisque Loi écrit un dialecte milanais très libre, riche de contaminations et d'inventions personnelles. Il arrive que Loi introduise aussi une graphie différente de la graphie traditionnelle pour se rapprocher davantage encore de la prononciation. Vincenzo Mengaldo, qui considère Loi comme la « personnalité poétique la plus puissante de ces dernières années » explique ainsi la diction du poète : « la base en est ce dialecte né de la rencontre et du mélange du prolétariat local et des immigrés de la campagne lombarde – on est frappé du reste par les éléments linguistiques lombardo-orientaux -, et d'autres régions. Ce dialecte a fonctionné pour tous ces travailleurs de provenances différentes, « non seulement comme un moyen de communication, mais comme un instrument de compréhension et d'amalgame » (Dante Isella). Or l'opération poétique de F. Loi consiste à soumettre un tel langage déjà si mélangé et si excentrique

1. Cf. F. Brevini, *Le parole perdute*, op. cit., p. 318.

2. *Ibidem*, pp. 320-321.

, à un travail de récréation personnelle d'une grande richesse et d'une totale liberté [...]. Et s'il est vrai d'une part qu'il le leste d'une charge vernaculaire d'autant plus forte et d'autant plus caractéristique qu'il sent disparaître la base de ses locuteurs – cette base populaire qui l'intéresse avant tout ; il est encore plus vrai, d'autre part, qu'il ne cesse de le contaminer systématiquement : d'abord avec d'autres dialectes, ensuite avec des langues étrangères, enfin avec le latin et l'italien de la tradition la plus livresque – jusqu'au dantisme le plus cru. La physionomie stylistique qui en résulte présente les caractères d'un expressionnisme exacerbé, plus par combustion interne que par relation avec une tradition [...]. Il s'agit donc d'un dialecte "au carré", qui ne tente pas de trouver sa légitimation, comme c'est souvent le cas avec les poètes vernaculaires, dans l'espace réduit et privilégié d'une réalité isolée dans son humilité, mais se pose au contraire comme le langage de la totalité capable de phagocytter tout ce qui bouge dans les parages »¹.

Fiction : cette langue est l'expression d'une classe qui se libère dans le poème. Le milanais de Loi est lié au souvenir personnel de son adolescence et au souvenir politique des années héroïques de l'après-guerre. F. Fortini le soulignait : « ce retour en arrière qui correspond, dans l'ordre de la langue au dialecte, et dans l'ordre de la psychologie à l'enfance, se manifeste ici comme conscience historique, dans la série des luttes et des défaites du prolétariat européen, et, dans la dimension politique, il correspond à la « trahison » des espérances de 45 par les gauches officielles »².

C'est pourquoi le communisme de Loi est à la fois nostalgique, visionnaire et désespéré – résolument anachronique. C'est pourquoi il est facile de le voir infléchir sa méditation politique vers une spiritualité inquiète. Au Loi expressionniste de *I cart, de Stròlegh et de L'angel*, on peut opposer le « lombard provençal » des *Poesie d'amore* et l'auteur de ces grands textes « d'amour, de réflexion et de solitude » que sont *L'aria, L'inn, Bach et Liber*.

L'épopée de *Guignol's Band* et des *Tableaux Parisiens* laisse la place à *l'Élévation* : concentration, raréfaction, le poème se fait plus court et plus aérien et le milanais laisse place à un dialecte comme plus transparent. Pourtant c'est le même sentiment de compassion qui unit ces poèmes. Celui du *Crépuscule du soir* :

« Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. – Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.
Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu ! »

Sergio

Oh Sergio, Sergio

caché sous ta cape,

récalcitrant et têtue, comme mordu par un chien enragé

ami à la bouche dure, le soir

dans la maison de la belle-mère, comme un monsieur,

l'amour de tes douleurs, comme une démangeaison, une mastication,

Sergio qui serre tes rêves, rageur, et pleure, et les jette en l'air...

Sergio,

qui me tord le bras pour me faire hurler,

et vole le limonène pour se vanter devant nous,

mais, comme un chat, et moi aussi, qui risque le fouet,

aux cahots du chariot de la papetière, où elle nous persécute,

grimpés sur ces gros moutons de balles de papier

1. P. V. Mengaldo, *Poeti italiani del Novecento*, op. cit., p. 1007.

2. F. Fortini, introduction à *Strolégh*, op. cit.

que nous fouillons en tremblant cherchant un peu d'imagination nos mains
entre les albums des magiciens, des califes Mandrake et Marco Polo
et les livres du vicomte de Bragelone et Wallace et d'Artagnan ;
le chariot qui nous semble aller, à nous, gamins ingénus,
là où les maisons s'étranglent à l'horizon
et les nuages sont un enchantement de ne plus mourir,
toi Sergio,
qui avec le Mantoue et sa bande,
as vu avec moi la débandade des compagnons,
et comme un homme qui pour se jeter, se cache les yeux,
nous deux, comme des petits taureaux, pour se casser la gueule.

*(Sans titre)*¹

Oh jour qui revient
et jamais ne se répète
racaille du général Ridgway place de la Scala
et nous, avec ce drapeau arc-en-ciel
qui, parmi nos poings et nos voix, nous semble tomber comme la pluie
comme une aile
que les rêves de liberté déploieraient.
Assassins ! Salauds ! Général fléau !
tête baissée, entre les trombes qui résonnent,
les sirènes se mettent à hurler et la marmaille s'éparpille à toutes jambes,
et nous à trois ou quatre tout seuls contre des centaines...
Allez, les filles on fonce !
Sinon on va prendre !
Et les gars et les filles serpentent sur la place comme des fouets.
Un carré de ciel entre les câbles et les étoiles grises,
et les jeeps et les camionnettes, et les matraques sur la gueule,
la statue de Léonard solitaire entre les quatre qui tendent les chaînes.
Et Sergio, la Rosanna, comme dans un rêve,
on s'est retrouvés entre les maisons de la rue Silvio Pellico
sur le fond, la vision, comme une carte postale, était étalée
entre les arcs et les portiques, le cheval-monument de la place du Dôme.
Salauds ! Assassins ! et il nous semble que derrière nous
si on s'arrêtait, resplendirait l'immense drapeau,
comme un grand drap rouge sur le fléchissement de nos têtes étourdies.
Policiers anges gardiens,
avec la fourche et les cordes,
avec vos bras comme des sœurs, qui étranglent en une étreinte,

1. En 1949, malgré une neutralité diffuse que partagent certains catholiques, l'Italie adhère à l'Alliance Atlantique. L'année suivante, la Corée du Nord envahit la Corée du Sud et les États-Unis font voter une motion de l'O.N.U qui autorise l'intervention militaire contre la Corée du Nord. C'est le début de la guerre de Corée qui s'achèvera en 1953. L'Italie connaît alors une très forte mobilisation pacifiste que renforce la peur de la bombe atomique. Quand le général Ridgway, le chef militaire de l'Alliance Atlantique, fit son premier voyage officiel en Italie, il fut accueilli par les pacifistes. Le pays fut inondé d'affiches et de manifestes portant les slogans : *Ridgway go home!*, ou *Ridgway go away!* Les manifestations se multiplièrent. [N.d.T.]

vous nous avez serrés au flanc et comme des chiens,
avec vos sacs à dos sur les épaules, bourrés de bombes, et comme des marteaux,
vous courez après nos souffles, avec des bouches pleines de tonnerre, frères en
furie,
avec des véhicules à chenilles, qui avancent comme des cafards bien certains de
broyer
le temps ne s'écoule plus comme le temps, et par un ciel gothique
les palais du XIX^e allongent la rue
de coups sourds, de blasphèmes et de coups de bâtons qui laissent à terre...
Les yeux de braise de Sergio,
pris dans un étau de crétins !
Moi, je me crois au théâtre, je reste là à regarder
les coups de poings, les coups de matraque et le crachat,
qui noircit les mâchoires de violet,
et alors, mes lâches pensées, nom d'un petit bonhomme,
qui tremblent, qui me prennent la gorge,
qui suffoquent mon cœur, comme un fils né bâtard
avec un hurlement sur le point d'éclater en sanglots.
Pensées de ma mère, pensées des temps passés,
des livres lus et pensées de prison, de dérouiller une fois pour toutes,
l'ennui de ma vie constipée et de ses mauvaises humeurs,
pour m'en moquer, pour en rire, et m'amuser à faire le bouffon,
en me faisant balancer attaché à Saint Victor,
pensées de terreur, et une envie folle
de renverser toute ma vie dans un bordel infini,
et les yeux qui m'appellent : viens ! et en disant non
yeux éperdus tout oxydés, yeux si beaux, faits des couleurs,
entre les toiles gris-vert, les mitraillettes pointées au sol,
les espions camouflés murmurent et reniflent l'obscurité
les casqués qui se heurtent en cercle comme des bouches,
et puis se déploient dans l'espace,
où sont passés cette ardeur entre lui et moi,
ce bredouillement haletant, évasif, cette envie de me balancer,
ni moi, ni eux, mais nom de Dieu,
toi tu étais là Sergio,
les yeux pleins de flammes, et en moi, cette déchirure....

(Stròlegli)

(Sans titre)

C'était une fille des bois, elle était bien mignonne,
vêtue de cheveux d'or, de lèvres,
et de yeux verts, qui changeant avec le temps, comme change la lumière
changeaient de couleurs pour ne jamais s'offrir.
Pincement au cœur, qui se dresse face à moi avec son allure de violette,

et fines sur ses jambes qui semblent se mettre à danser,
et qui respire d'une allégresse d'épouse,
la joie fait courir son amoureux de loin
les bras ouverts, comme d'aimables ailes,
comme si la terre et le soleil se retrouvaient ...
Elle ? que de belles nuées, et que de ciels de lune en voyage !
beaux yeux inaltérables de douleur
où l'intelligence semble si sévère
Et où brille une pitié qui te fait mourir ;
elle, si elle te regarde, tu deviens tout triste,
son cœur comme le tien, ils l'ont brûlé d'amour
et entre ces souffles coupés dans le vide,
elle, si elle te chante une chanson, elle te fait fondre en larmes.

(Teater)

Toi qui me souris, lune verte

Toi qui me souris, lune verte
le paradis, c'est vite dit
mais si c'est comme pour l'autre,
d'abord l'Enfer, oh quel bordel
des Limbes, du Purgatoire, et la surprise
d'un bon gros plat de riz et de petits pois
qu'une pensée, si elle vient, une autre traverse déjà
et la première est déjà un souvenir parmi des milliers au moins
les noms, par exemple, et les chansons... voilà,
elles sont là. Je me ballade, et j'ai la tête vide
de tout ce qui s'agite en moi... Et voilà.. à travers une vitrine
m'arrive la voix d'une fille qui miaule et qui tousse...
Une révolution alors, une confusion d'embrouilles...
Tout lâche alors...

Solitude, The Man I Love, Carioca,
les blues de Armstrong, *Chattanooga chu-chu*
«.. e le patate si chiaman patate...»
« *T'amo, T'amo sei per me la vita, intera...* »
et puis Gilda, et puis Charlot avec sa marchande de violettes,
Ingrid Bergman, et Wells dans le *Troisième Homme*,
et nous accrochés à l'arrière des trams, nous chantons *Brazil...*

(Sans titre)

Quelle journée les gars !
De partout c'est la fête et ça danse.
ça danse dans la rue, ça danse dans les cours
folie du bal : Milan qui danse !
Y a un jeu de boules sur un pré.. sur trois claies,

Et voilà, le tour est joué, en voilà une belle salle...

Un petit orchestre... trois super pelés repêchés
derrière Lambrate...et allez, on décolle !

Le Night

une seule lumière ! il suffit que pendouillent
les quatre ampoules enveloppées de papier rose.

Le *Gardenia Dancing*, le *Bellevue*, l'*Étoile rouge*,

le *Lido*, Le *Lago Park*, le *Cabanon*,

et même le *Trotter*... et chaque nom renferme une histoire
et il suffit de dire : c'était en 1945

et puis, c'était en 1946 et beaucoup de gens
dressent l'oreille, leurs pieds se mettent à démanger ...

On venait de la guerre, et dans la rue

on avait connu tous ensemble les amours et les douleurs,

ça tirait encore et il y avait encore des morts

et on était là, nous, la classe ouvrière,

nous les rescapés de la faim et des bombes,

nous, les gens de la rue, les gens faits de mort

nous on avait comme poussé de la fosse du monde,

et pas par cruauté ou par mépris,

par manque de pitié, ou parce qu'on nous vomissait,

non, mais comme une passion de soleil qui aurait explosé

même la nuit, nous la voulions, soleil...

Vous pouvez bien l'appeler la liberté, vous pouvez l'appeler gueule de bois

appelez-la comme vous voulez, fête des grands couillons,

mais nous qui en avons tant bavé pour elle,

la liberté aussi, nous en avons joui.

(*L'Angel*)

(Sans titre)

Écris, poète, mais écris donc ! Reste-là à faire ton p'tit pissou

Qu'un autre hiver s'en est allé ! Que vienne le printemps !

Nous connaissons la joie du temps qui passe.

Ainsi, l'hiver revient, et on espère

que le printemps toujours reviendra.

Écris poète, mais écris donc ! Dans le trou d'une prison

Autour duquel le monde fait un p'tit tour et puis s'en va

sans que tu n'en saisisse toute la beauté

qui est bien là maintenant mais qui s'enfuit déjà.

(*Lümm*)

Traduit et présenté par Martin Rueff